

ON S'ABONNE :

A Cahors, bureau du Journal, chez A. LAYTOU, imprimeur, ou en lui adressant franco un mandat sur la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

LOT, AVEYRON, CANTAL, CORRÈZE, DORDOGNE, LOT-ET-GARONNE, TARN-ET-GARONNE: Un an, 16 fr. Six mois, 9 fr. Trois mois, 5 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS:

Un an, 20 fr.; Six mois, 11 fr.

L'abonnement part du 1er ou du 16

JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

CALENDRIER DU LOT.

Table with 4 columns: DATE, JOURS, FÊTE, FOIRES. Lists dates and events for the week of Jan 18-23, 1862.

AVIS IMPORTANT

L'abonné pour un an au Journal du Lot a droit à une insertion de 30 lignes d'annonces ou 15 lignes de réclames. — Pour six mois, de 12 lignes d'annonces ou 7 de réclames.

SERVICE DES POSTES.

Table with 3 columns: DERN. LEVÉE DE BOÎTE, DÉSIGNATION DES COURS, DISTRIBUTION. Lists delivery times for various destinations like Paris, Bordeaux, Toulouse.

PRIX DES INSERTIONS

ANNONCES, 25 centimes la ligne. RÉCLAMES, 80 centimes la ligne. Les Annonces et Avis sont reçus à Cahors, au bureau du Journal, rue de la Mairie, 6, et se paient d'avance.

Les Lettres ou paquets non affranchis sont rigoureusement refusés.

Cahors, imp. de A. LAYTOU rue de la Mairie, 6.

L'acceptation du 1er numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner.

Cahors, 18 janvier 1862.

BULLETIN

Le rétablissement des relations amicales entre les États-Unis et la Grande-Bretagne a été célébré, à Londres, samedi dernier, par un grand meeting.

Le Morning Post évalue à deux millions de livres sterling les dépenses que le conflit américain a causées à l'Angleterre en préparatifs militaires et maritimes.

M. Ricasoli vient de donner une nouvelle satisfaction au Sénat italien. — Interpellé par M. Pareto, sur la politique générale, le baron a répondu qu'il avait essayé de compléter le cabinet par la nomination d'un ministre de l'intérieur; mais que les réformes pendantes ayant créé des difficultés insurmontables, il avait cru devoir résister à toute transaction avec les partis.

son alliance avec la France, poursuivra sa politique vis-à-vis de Rome.

Un ordre du jour conçu en ces termes : « Le Sénat, satisfait des déclarations du ministre, passe à l'ordre du jour », est voté à la presque unanimité.

Le voyage que vient de faire l'Empereur d'Autriche dans ses états d'Italie, où il a été reçu convenablement dans certaines villes et froidement dans d'autres, semble avoir réveillé les dispositions belliqueuses de l'armée du quadrilatère. — Voici, à ce propos, la réflexion que font les Nationalités : « Personne ne peut se laisser prendre à ses airs de matamores; nous savons tous qu'il n'y a pas ombre de danger à redouter de ce côté. L'Italie veille et la France est toujours prête. »

Le discours du roi Guillaume, à l'ouverture des chambres, satisfait les amis des idées libérales. — Si le roi n'admet pas « que le développement de la vie politique porté préjudice aux droits de sa couronne, » il promet « de poursuivre toujours l'œuvre constitutionnelle commencée. »

Toujours des nouvelles contradictoires de la Pologne. — Si la commission des cultes rouvre toutes les institutions et annonce l'intention de fonder une école Polytechnique, nous apprenons qu'on a arrêté, à Varsovie, des Polonais qui

passaient sans se découvrir devant une église russe, et, à Cracovie, quelques fidèles qui avaient entonné dans l'église une hymne défendue.

Par la voie de New-York, on reçoit la nouvelle que l'armée espagnole aurait pris possession de la Vera Cruz, le 17 décembre. Les troupes mexicaines s'étaient retirées.

A. LAYTOU.

Dépêches télégraphiques.

(Agence Havas.)

Vienne, 16 janvier. S. M. l'Empereur arrivera ce soir à Vienne.

Breslau, 16 janvier. D'après des communications particulières de la frontière polonaise, onze nouveaux élèves de l'académie auraient été incorporés comme simples soldats dans le corps d'armée de Sibérie.

Turin, 15 janvier. Dans la Chambre des députés ont eu lieu les interpellations de M. d'Oudes sur les événements de Castellamare, en Sicile. Ce député reproche aux autorités locales de n'avoir pas fait de procès réguliers. Il blâme les fusillades sans jugement. Le ministre de la justice répond que le gouvernement n'a pas encore reçu les rapports de l'autorité judiciaire.

Turin, 15 janvier. Dans le Sénat ont eu lieu les interpellations de M. Pareto, sur la politique générale. M. le baron Ricasoli a répondu : Il a essayé de compléter le cabinet par la nomination du ministre de l'intérieur.

Les réformes pendantes ont créé des difficultés insurmontables. Le ministre n'est pas disposé à transiger avec les partis. Les ministres n'ont pas cru de leur dignité de se retirer sans faire une déclaration au parlement. Si le parlement les condamne, ils sauront remplir leur devoir.

Turin, 16 janvier. Garibaldi a refusé la présidence du comité le Provedimento. Le chef Cipriano a été blessé.

Madrid, 15 janvier. Le ministère désire la discussion des lois administratives par la presse.

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

du 18 janvier 1862.

UN ACCIDENT DE CHASSE

N° 20.

CHAPITRE IX. (Suite.)

LA JUSTIFICATION.

— Dispensez-moi de vous y accompagner. — René, pourquoi cette rancune? Tu connais le caractère de Gabrielle, tu sais qu'il n'y en a point de meilleur ni de plus égal; et tu ne peux lui pardonner un caprice de malade, son premier tort envers toi!

Et il voulut s'éloigner; la marquise le retint. « Un mot encore, mon fils; il ne dépend que de toi de me donner une preuve de ton amour.

— Laquelle? — Promets-moi de remettre à demain ta résolution définitive.

— A quoi bon? Croyez-vous me faire changer d'avis d'ici là?

— Ai-je besoin de t'expliquer mes motifs? Je te demande, René, une marque d'affection et de descendence.

— Soit! j'attendrai, ma mère; je vous en donne ma parole.

Il s'enfonça dans la partie la plus sombre du parc; la marquise retourna au château et eut avec l'abbé un long entretien, dont nous apprendrons plus tard le résultat.

« A la réception du billet de la marquise, Mme de Sombrelle s'était dit:

« Puisque Gabrielle ne vient pas aujourd'hui à Olivette, je vais aller la voir. Quoi de plus naturel qu'une visite à une malade? Je saurai par ce moyen si cette indisposition est feinte ou réelle. Mais elle doit être réelle; c'est l'effet des émotions d'hier. Pauvre enfant! Ah! bah! tant mieux; j'en obtiendrai plus aisément ce que je voudrai. »

A ces mots, elle s'était rendue auprès de son frère, pour causer quelques instants avec lui, puis elle avait fait sa toilette et ordonné qu'on attelât. En montant en voiture, elle avait dit à M. de Valbran : « Au revoir, Robert; je vais travailler pour toi! » et elle avait pris la route de Ternouze.

Elle y arriva pendant que la marquise était dans le parc avec son fils, et elle en sortit avant la fin de la conférence entre M<sup>me</sup> de Ternouze et l'abbé Augustin.

En rentrant, la marquise n'avait rencontré personne, l'abbé ignorait la présence de la baronne au château, et celle-ci avait laissé sa voiture à quelque distance, sous prétexte de faire une promenade.

Ainsi cette visite s'effectua à l'insu des maîtres de la maison.

Gabrielle se sentait si abandonnée, si isolée dans son désespoir, qu'Emilie lui parut un ange envoyé par le Ciel. Elle se jeta dans les bras de la baronne avec un cri de joie, lui raconta ce qu'elle avait souffert depuis la veille, et lui fit part de son dessein d'embrasser la vie religieuse.

M<sup>me</sup> de Sombrelle se garda bien de le combattre; elle eut même l'air de l'approuver de toutes ses forces.

« Avez-vous fait choix de la communauté où vous désirez être reçue? demanda-t-elle.

— Hélas! non; je n'ai pas l'esprit assez libre pour songer à ces choses-là. Si vous ne m'aidez point, ma bonne Emilie, je ne sortirai jamais de ma cruelle position.

— Et pourtant, ma pauvre Gabrielle, il importe de vous y arracher tout de suite. Ce supplice, e n se prolongeant, vous tuerait.

— Oh! si ce n'était que cela! Mais je crains toujours de manquer de force et de trahir notre secret à la marquise.

La baronne prit une attitude pensive et feignit de réfléchir. Puis elle demanda vivement:

« Gabrielle, avez-vous confiance en moi? — Oui, Emilie.

— Et en mon frère? — Je le connais à peine; mais sa physionomie est celle d'un homme bon et loyal.

— Elle n'est pas trompeuse, croyez-m'en. Ainsé vous nous remettez sans crainte le soin d'agir pour vous?

— Non-seulement sans crainte, mais avec reconnaissance.

— En ce cas, tenez-vous prête à partir ce soir.

— Ce soir! s'écria Gabrielle, saisie d'effroi à l'idée de quitter si brusquement les lieux et les personnes qu'elle aimait.

— Oui, ce soir, répéta tranquillement Emilie.

Quand tout le monde sera couché, à onze heures, gagnez en secret la petite porte du parc du côté d'Olivette. Nous vous y attendrons, mon frère et moi, avec une voiture fermée.

— Où voulez-vous donc me conduire? — A Paris... ou, si vous l'aimez mieux, en Italie. En rentrant, j'en causerai avec Robert, et nous prendrons nos mesures selon ce qu'il jugera le plus convenable. D'ailleurs, peu importe, n'est-ce pas? L'essentiel, c'est que vous quittiez cette maison le plus tôt possible.

— Oui; mais partir clandestinement, sans dire adieu à la marquise, à l'abbé, comme un coupable et une ingrate!

— Vous laissez une lettre sur votre table; on la trouvera demain en entrant dans votre chambre, quand déjà vous serez loin d'ici.

— Et que dirai-je dans cette lettre? — Que Dieu a touché votre cœur, qu'il vous

(\*) La reproduction est interdite.





